

CHRONIQUES OBSCURES

T1. NOS ÂMES ÉTERNELLES

ANNA BRIAC

Copyright © 2021 Anna Briac

Dépôt légal juin 2023

Tous droits réservés.

ISBN : 979-10-359-8763-3

Imprimé en France

Marque éditoriale : Anna Briac

2300 Pontarlier

CHRONIQUES OBSCURES

T1. NOS ÂMES ÉTERNELLES

Prologue



Kellan

Irlande, il y a longtemps...

La forêt est totalement silencieuse, engluée dans la terreur.

En contrebas, sur le champ de bataille, s'élèvent les cris des mourants et les hurlements des guerriers. L'odeur âcre de la chair brûlée et celle de la terre humide se fondent en un mélange écœurant. Le fracas des épées répond au sifflement strident des flèches.

Dans mon cœur vide, le grondement des tambours de guerre a remplacé les battements mornes.

La vallée se teinte de rouge. Les corbeaux et les loups attendent l'heure du festin, priant pour que les monstres s'éloignent.

Les vrais monstres, pas ceux des histoires.

Nous.

Je me tends, tous mes muscles bandés, mais je ne donne pas encore le signal de l'assaut. À côté de moi, mes compagnons s'agitent, impatients de lâcher leurs bêtes, impatients de se repaître du sang et de la douleur des hommes.

— Kellan ! gronde Wulf, le plus jeune de mes guerriers.

— Non.

Mon ordre claque, écrasant son échine. Il se tasse, les épaules voûtées, incapable de résister à mon autorité malgré la puissance de la bête en lui. Ses frémissements commencent à devenir incontrôlables. S'il s'élance, je serai obligé de le tuer.

Une corneille aux yeux de braise vient se percher sur moi, ses serres s'enfonçant dans mon épaule. Je ne lui accorde aucune attention, focalisé sur l'autre côté de la vallée. Je prie pour que les villageois se hâtent de fuir.

— Maintenant, berserk¹ ! croasse furieusement l'oiseau à mon oreille.

— Non, réponds-je en serrant les dents.

Il me frappe le crâne de son bec, entaillant méchamment ma tempe. Une coulure chaude glisse le long de ma joue, mais je ne bouge toujours pas. D'un coup d'aile rageur, la corneille s'envole, rejoint les deux autres qui tourbillonnent dans le ciel pour se fondre en une unique forme sombre.

— Tu es fou..., murmure Hvitserk, mon bras droit, en se reculant d'un pas, les yeux arrondis de terreur.

C'est possible. C'est le cas de ceux qui n'ont plus rien à perdre.

Soudain, la nuée noire plonge vers nous et dans un hurlement glaçant, la déesse Mórrigan se matérialise. Ses yeux écarlates flamboient de colère, la magie crépite sur sa peau. Elle tend le bras et une main de ténèbres vient enserrer mon cou, m'empêchant de respirer.

— Obéis, Kellan, gronde-t-elle de sa voix de tonnerre. Tu m'appartiens. Je peux te tuer d'un souffle. Regarde.

Elle murmure un unique mot, et Wulf s'affaisse à terre en hurlant, en proie à d'atroces souffrances. Je serre les dents, sans chercher à dissimuler ma haine brûlante. Le corps de mon compagnon s'arque

¹ Dans la mythologie nordique, les berserks ou berserkers sont des guerriers qui combattent dans un état de transe provoqué par leur esprit animal (ours, loup ou sanglier). La folie furieuse qui les domine les rend insensibles à la douleur et leur permet d'accomplir des prouesses surhumaines au combat.

à s'en briser, les talons plantés dans le sol. Ses yeux roulent dans leurs orbites, de la bave s'échappe de ses lèvres. Puis ses membres s'étirent, craquent dans un abominable bruit mouillé. Je déglutis alors que les doigts de nuit de Mórrigan s'enfoncent dans ma gorge, leur magie s'insinuant jusque dans mon ventre pour le mordre féroceement.

— Tu peux me tuer, c'est vrai, articulé-je avec difficulté. Tu peux bien plus encore, tu es une déesse, je ne suis qu'un guerrier berserk. Mais tu as fait de moi le chef de notre horde parce que je sais aussi réfléchir. Et si tu veux la victoire, Mór, il va falloir me faire confiance.

Mes guerriers sont tétanisés, derrière moi. Aucun de nous ne redoute la mort, au contraire : notre âme y aspire depuis longtemps. Mais mes compagnons craignent une éternité de torture. Nous sommes ses esclaves, et elle n'aime rien tant que nos cris de souffrance.

Mór hésite. Elle a pris l'apparence d'une magnifique jeune femme, cette fois. Elle est nue, cheveux rouges, peau de lait, hanches arrondies. Je ne vois qu'un monstre, le pire de tous.

Le désir animal de mes hommes, déjà à moitié sous l'emprise de leur bête, se mêle à leur terreur. Elle leur sourit par-dessus mon épaule, provoquant des rugissements désespérés dans leurs rangs. Tous espèrent être celui qu'elle choisira pour partager sa couche, à l'issue du combat. Ils massacreront dans la joie et la fureur, pour gagner ses faveurs.

Wulf a cessé de se débattre, ses yeux grands ouverts fixent le ciel. Il est mort. J'espère qu'il savoure sa chance. La déesse ne nous permet pas de nous échapper si facilement, d'habitude. Un éclair de folie passe dans ses yeux et elle me sourit avec une tendresse factice.

— Ne me déçois pas, susurre-t-elle d'une voix glaciale, avant de poser ses lèvres sur les miennes.

Je retiens un mouvement de recul et la laisse enrouler sa langue autour de la mienne. Elle n'a pas relâché l'emprise de la magie et ses

doigts fouillent douloureusement à l'intérieur de moi. Ils lacèrent ma poitrine, en quête de ma bête.

Puis d'un coup elle disparaît. Les trois corneilles s'envolent dans le ciel. Je vacille, le cœur cognant beaucoup trop fort. Je suffoque en essayant de ralentir la métamorphose. La douleur irradie dans tous mes membres. Cette garce de Mór ne perd jamais : elle a réveillé l'ours, que j'avais soigneusement muselé.

Je ne vais pas pouvoir résister encore longtemps. Ma vue se brouille, mon corps gémit. Mes côtes s'écartent pour élargir mon poitrail, mes doigts veulent devenir griffes, mes mâchoires brûlent de déchirer de la chair tendre.

Alors que je tombe à quatre pattes, je jette un dernier coup d'œil par-delà la vallée. J'espère que les villageois ont pu trouver le temps de s'enfuir. Je ne pourrai pas faire davantage pour les protéger.

Brusquement, l'ours prend possession de moi, et tour à tour mes guerriers lâchent la bride à leur propre monstre intérieur. Alors que je lance l'assaut dans un grognement sourd, le désir frénétique de tuer déferle dans mes veines. Le chant de la violence résonne sous mon crâne en une obsédante mélodie.

Tuer ! Tuer ! Tuer !

Dans un dernier sursaut de lucidité, une lame de désespoir me traverse : je me réveillerai dans quelques heures, couvert d'entrailles et de sang, au milieu du carnage, fou de douleur et de culpabilité.

Et puis toute trace de conscience s'éteint en moi et je deviens le berserk que Mór a fait de moi.

1



Amaya

New Eden, maintenant

— Il y a quelqu'un ? appelle timidement une voix depuis le seuil de mon atelier. Amaya ?

— J'arrive !

J'éteins le réchaud sur lequel chauffe la colle, écarte le manuscrit vieux de trois siècles que je suis en train de restaurer et je m'extirpe de derrière mon lourd établi. L'atelier, une ancienne serre qui se dresse au bout d'une impasse oubliée, est un havre de paix baigné de lumière. J'ai installé mon activité d'artisan au rez-de-chaussée, et mon appartement sur une mezzanine à l'étage. C'est un capharnaüm joyeux qui sent la poussière et la peinture, la sécurité et le parfum de la liberté. Celui des souvenirs heureux, aussi.

Je contourne ma vieille presse à percussion, les piles de parchemins, de cuirs de toutes les couleurs pour les couvertures, les précieuses feuilles d'or, les pots remplis de couteaux à élaguer, de compas et de poinçons de toutes les tailles, zigzague entre les

étagères sur lesquelles reposent des dizaines de vieux livres, et gagne l'entrée.

Mon voisin, geek jusqu'au bout des manches longues de son tee-shirt « *Welcome to Tatooine* », se tient à la porte, sans oser pénétrer dans mon antre. Je crois que l'absence de technologie moderne le perturbe. Je lui adresse un sourire chaleureux.

— Bonjour, Tim. Un souci ?

— Non, je... Je voulais être sûr que tu étais toujours d'accord pour ce soir ?

Merde, j'avais oublié !

Il redresse ses lunettes sur le bout de son nez et rougit en croisant mon regard. J'ai beau avoir relevé mes cheveux auburn n'importe comment, en un chignon retenu lâchement par un crayon, avoir des taches d'encre sur les doigts et porter une salopette en jean trouée, Tim me considère comme si j'étais un cadeau tombé du ciel. C'est agréable pour mon ego, pourtant ça me met mal à l'aise.

Pour être honnête, je regrette d'avoir accepté son invitation. Mon voisin est adorable, mais je suis de nature solitaire. Je ne suis pas en quête d'une relation sentimentale, ni avec lui ni avec personne, sans compter que j'ai encore un gros travail sur le manuscrit qu'on m'a confié.

Je m'apprête à prétexter une migraine imprévue, une étagère à réparer ou n'importe quoi qui me permettrait d'éviter de l'accompagner, mais le sourire plein d'espoir qui éclaire les traits de Tim empêche mes mots de sortir.

— Un bar vient d'ouvrir, le Knight's Night, propose-t-il. Ça te tente ?

Son regard lumineux et franc derrière ses petites lunettes achève de me coller mauvaise conscience.

Allez, Amaya. Une soirée. Ça ne va pas te tuer.

C'est vrai. Ça fait une éternité que je ne suis pas sortie pour autre chose que le ravitaillement de mon frigo, et Tim est vraiment sympa. On discute depuis six mois sur le pas de nos portes. Aller boire un

verre ensemble est la suite logique dans l'échelle des relations sociales. Si je veux m'ancrer ici, il est peut-être temps que j'accepte de nouer des liens avec les gens.

— Pourquoi pas..., réponds-je après une hésitation.

— Je passe te prendre vers vingt-et-une heures.

Il m'adresse un signe de la main, tourne les talons et ma porte se referme, en faisant carillonner les clochettes accrochées au plafond. Je respire à fond pour chasser la culpabilité qui s'est logée dans ma poitrine. Je mettrai les choses au clair avec lui ce soir.

Je regagne mon large établi, soulagée de me pencher à nouveau sur les enluminures fines et le texte si élégamment tracé du manuscrit. Ici, je réalise mon rêve : posséder mon entreprise de restauration de livres anciens.

Je commence par dépoussiérer la page abimée sur laquelle je travaille. J'attrape mon chiffon usé et le pot de gomme en poudre dont je renverse le contenu sur la feuille. Une fois que le papier retrouve un peu de ses couleurs d'origine, j'entreprends de combler les déchirures à l'aide de papier japonais. J'élague le morceau destiné à combler les lacunes et avec mon pinceau le plus fin, j'encolle le léger papier que je pose sur le manque. Un rayon de soleil vient caresser mon établi et fait scintiller l'or des lettrines. Je souris et me plonge dans le travail jusqu'à ce qu'il soit l'heure de me préparer.

Alors que je sors de la douche, une serviette nouée autour des cheveux, des éclats de voix me parviennent. Je m'avance vers la télévision allumée sur une chaîne d'infos. Un homme maigre s'agite sur le plateau d'une émission populaire. Hades Wilder, le chef d'un groupe d'agités qui se sont surnommés les Enfants de la Lumière, frappe sa table du plat de la main. Je n'aime pas ses accès de violence, je déteste cette façon qu'il a de déclencher ses fidèles. Et surtout, je suis terrifiée par ce qu'il dit.

— Il faut chasser ces gens, vocifère-t-il devant un animateur captivé. Ce sont des charlatans, des escrocs ! À l'ère d'internet, des greffes de cerveau et de la conquête spatiale, comment nos

concitoyens peuvent-ils être si crédules ? La science existe. La technologie est une réalité. Mais la magie ? ! Laissez-moi rire !

Le public gronde son approbation et s'esclaffe grassement, conquis par le petit homme. Wilder calme ses fanatiques d'un geste du bras avant de reprendre :

— Et quoi d'autre ? Des dieux oubliés, des monstres dans nos forêts, des potions de sorcières et des farfadets ? Au mieux, nous sommes face à de doux rêveurs qui feraient mieux de se trouver un vrai travail. Au pire, ces gens-là sont des voleurs, des bandits, des fous qu'il faut extraire de notre société avant qu'ils ne la gangrènent !

— Vous ne pouvez pas nier que certains d'entre eux possèdent d'étonnantes facultés, insiste l'animateur, ravi de l'agitation qui règne sur le plateau. Regardez.

Il fait un signe vers un écran derrière lui, sur lequel s'affichent des images déjà vues cent fois : un enfant avec une flamme minuscule au creux de la paume, une adolescente qui murmure devant une fontaine dont l'eau se met soudain à former de petites vagues, un homme semblant flotter à un mètre au-dessus du sol. Je me crispe, tandis que le public ricane. Hades Wilder hausse les épaules avec un air condescendant.

— Vous savez pertinemment qu'on fait dire ce qu'on veut aux images, argue-t-il en levant les yeux au ciel. Et même si toutes ces bizarreries étaient avérées, cela ne ferait que confirmer mon propos : ces gens doivent être éliminés. Qu'ils soient des manipulateurs experts, ou des abominations génétiques, leur existence est une tache sur la face du monde.

— Pour vous, ce n'est pas de la magie ?

— Bien sûr que non, le rabroue froidement Wilder. La possibilité d'extraterrestres parmi nous est une probabilité nettement plus crédible que l'idée même de la magie.

Ma nuque se couvre d'une sueur glacée et mon cœur se met à battre beaucoup trop vite.

— Et c'est pour cette raison que nous devons faire taire ces gens, reprend le gourou d'une voix forte. Eux-mêmes se nomment les Obscurs, cela signifie déjà beaucoup, n'est-ce pas ? Leur voie n'est pas celle de la lumière et de la vérité, quelle que soit leur véritable nature. Ils sont un recul de la pensée cartésienne, ils nous plongent dans les ténèbres de l'ignorance, faisant un bond de centaines d'années en arrière ! Je ne dis pas qu'on doit les tuer, je ne suis pas un monstre ! Seulement qu'ils doivent être tenus à l'écart des citoyens, dans des structures adaptées. C'est de cette façon qu'on soigne une infection : en coupant ce qui est malade, tout le monde le sait. Et...

J'appuie sur le bouton off de la télévision. Ses appels à la haine me rendent malade. Les actes de violence contre des innocents augmentent de façon alarmante, ces derniers temps. Des gens disparaissent sans laisser de trace, quand ils ont fait preuve d'un peu d'étrangeté. Ces tarés d'Enfants de la Lumière commencent à avoir beaucoup trop de fidèles zélés, prêts à exploser les genoux de tous ceux qui leur déplaisent. Voire pire. Et le gouvernement paraît avoir d'autres chats à fouetter et détourne chastement le regard des violences commises au nom de la raison.

Ça me terrifie.

Une boule d'angoisse dure s'est installée au creux de mon estomac depuis quelques minutes. Elle remonte dans ma poitrine en pointes douloureuses. Je reconnais les signes avant-coureurs. Il faut que je sorte, que je sente le vent sur mon visage et l'herbe sous mes doigts. C'est toujours ce qui fonctionne le mieux pour endiguer les crises qui me saisissent parfois.

Mon cœur se contracte de façon totalement anarchique entre mes côtes. Je plaque une main contre ma poitrine, comme si ça pouvait le ralentir. Je n'arrive plus à respirer et je commence à trembler.

Merde merde merde.

Je descends l'escalier en m'agrippant à la rambarde, traverse l'atelier en chancelant et sors dans mon petit jardin, courbée en deux, les mains sur les cuisses.

Je me laisse tomber dans l'herbe douce, enfonce mes doigts dans la terre meuble. À quatre pattes, les mains ancrées dans le sol, j'essaie de ralentir les battements fous qui déchirent mon cœur. Une brise tiède effleure mes cheveux, comme une paume rassurante sur mes épaules. J'ai si mal !

Je ferme les yeux et essaie de me concentrer sur la douceur de la terre, le parfum lourd des roses et du lilas qui m'enveloppe, pareil à une caresse.

Respire lentement, Amaya.

Petit à petit, je sens que la crise reflue. La mésange qui squatte le lilas se pose sur mon épaule et effleure ma joue de ses plumes soyeuses en une sorte d'encouragement muet, avant de s'envoler.

Voilà, c'est bien. Encore.

Je m'adosse au mur de briques rouges qui ceint toute la parcelle. Le matériau a conservé la chaleur du soleil, et me réchauffe le dos. Ma respiration est plus régulière, maintenant. Je me sens mieux, mes doigts plongés dans l'herbe se détendent.

Ce jardin est la raison pour laquelle je me suis installée ici il y a six mois, tout au nord de l'État de New York, quand j'ai décidé d'enfin me fixer. À l'arrière de la serre, protégé des regards curieux, le petit jardin ressemblait à un terrain vague quand je suis arrivée. J'ai posé ma main sur le sol crevassé, sous le regard étonné de l'agent immobilier. Il me semblait sentir les palpitations de la terre, la respiration lente de la végétation. J'ai signé immédiatement, sans réfléchir davantage. Je l'ai nettoyé, débarrassé de ses ordures. J'ai rebâti le mur de briques qui s'écroulait et j'ai planté des arbustes et des plantes qui croulent désormais sous de lourdes grappes de fleurs, en une explosion de couleurs.

Cette fois encore, mon jardin m'a permis d'éviter le pire de la crise.

Pourtant, je ne peux empêcher l'inquiétude de sourdre. Ces attaques surviennent de plus en plus souvent et je redoute que ça ne soit le signe d'une aggravation de mon état. Je souffre d'une incompréhensible fragilité cardiaque. Aucun des dizaines de médecins consultés n'a réussi à en déterminer la cause, malgré la batterie de tests passés dans mon enfance. En clair, mon organe finira par lâcher, parce que rien ne peut me soigner.

Et j'ai peur que l'épée de Damoclès au-dessus de ma tête ne soit sur le point de tomber.

2



Amaya

Le Knight's Night se trouve dans une ancienne zone industrielle, à l'écart des buildings et du centre-ville animé. C'est un bâtiment de briques et d'acier, manifestement une usine désaffectée composée d'un seul niveau. Toutes les ouvertures ont été murées, à l'exception d'une lourde porte métallique, et aucune lumière ne filtre de l'intérieur. À part l'enseigne bleue qui clignote sur la façade, il n'y a pas grand signe de vie tout autour.

Je me crispe en apercevant les monts Adirondacks, au pied desquels New Eden est construite. Je peux les ignorer, depuis mon atelier, mais ici la vue sur les sapins noirs est écrasante. Comme toujours, la forêt m'opprime.

— Tu es déjà venu ? demandé-je à Tim qui se gare le long du trottoir.

— Non, répond-il d'un air inquiet. Ils ont ouvert la semaine dernière, et ça avait l'air cool sur Facebook... Mais leur page a justement été supprimée il y a deux jours, et là, j'avoue que je suis un peu refroidi. On peut aller ailleurs, si tu préfères ?

Je sors, claque la portière et scrute tout autour de moi, tournant le dos à la forêt.

Contre toute attente, cet endroit me plaît. Il me semble étrangement familier. Un chat errant s'approche et s'enroule autour de mes jambes. Je me baisse pour le caresser, il frotte sa tête contre mon jean en ronronnant. Tim frissonne.

— Je ne le sens pas du tout, déclare-t-il d'une voix blanche. Viens, on s'en va.

Je me dirige vers la porte d'un pas presque dansant. Le chat m'adresse un regard de reproche avant de retourner à ses occupations. Tim me rejoint, les épaules crispées dans son tee-shirt à manches longues qui clame en français « Il ne faut pas pousser mémé dans l'Azerty ». Il est pâle et ses yeux s'affolent.

— Cet endroit me colle la chair de poule. Tu es sûre de vouloir entrer ? insiste-t-il.

— Certaine.

Je tire la lourde porte et on pénètre dans une sorte de hall qui donne sur un escalier métallique plongeant dans les entrailles de la terre. En bas des marches, je pousse un nouveau battant, d'humeur presque joyeuse alors que Tim serre les poings. Il semble sur le point de tourner de l'œil.

Le bar se découvre enfin, bondé et vraiment sympa dans le genre ambiance industrielle.

— C'est génial !

Il y a de l'espace, des tables lourdes en bois, une belle hauteur sous les poutres métalliques noires du plafond et des lumières tamisées à la place des projecteurs criards que je redoutais. Même la musique est plutôt agréable, une sorte de rock mélodique dont les basses résonnent à l'intérieur de mon ventre, sans que ce ne soit trop fort. Il y a du monde, et pourtant je ne me sens pas oppressée. La crampe douloureuse dans ma poitrine, vestige de mon début de crise de l'après-midi, finit même par disparaître. Je me sens tellement

soulagée que tout me paraît léger. J'ai envie de profiter de cette soirée, pour une fois.

— Ça va ? demandé-je à mon voisin.

— Ouais, c'est... plutôt cool, en fait, lâche-t-il, étonné, en promenant son regard tout autour de nous.

Je m'avance vers le comptoir pour commander, pendant que Tim nous cherche une table. Alors que la barmaid tire nos bières, une jeune femme aux courts cheveux bleus s'accoude au bar à côté de moi et me fixe avec un sourire.

— Salut, je m'appelle Liv. Je ne t'ai jamais vue ici, tu viens d'arriver en ville ?

— Amaya, me présenté-je. Je me suis installée il y a six mois. Tu connais les deux cent mille habitants du coin ?

Elle a noté la pointe de sarcasme sous mon ton étonné, mais elle se contente de hausser une épaule.

— Tu ne passes pas inaperçue.

Je fronce les sourcils, sans comprendre. Je porte un simple jean et un pull fin couleur lichen aux manches retroussées, une tenue passe-partout au possible, mes cheveux sont rassemblés en une sage queue de cheval, et à l'exception de mes yeux verts, mon physique est parfaitement quelconque. Le pouvoir des taches de rousseur qui parsèment mon nez, peut-être ? Ma mère disait qu'avec la couleur de mes yeux et mes boucles auburn, ça me donnait un air d'adorable fée des forêts. Sauf que j'avais cinq ans. Je doute qu'à vingt-quatre, cela provoque le même genre d'effet.

— C'est mon super pouvoir, en quelque sorte, glisse-t-elle en inclinant la tête vers moi.

— Bien sûr...

Je récupère les deux bières que la barmaid vient de faire glisser dans ma direction et m'apprête à rejoindre Tim qui me fait des grands signes depuis l'autre bout de la salle. Liv pose une main sur mon bras nu, provoquant un picotement d'électricité statique qui me donne la

chair de poule. Elle écarquille les yeux, tandis que je recule mon bras par réflexe.

— Excuse-moi, jette-t-elle, embarrassée. J'ai tendance à être trop tactile, même avec les gens que je ne connais pas.

— Pas de souci. Mon ami m'attend, réponds-je en m'éloignant, mes deux bières à la main.

Tandis que je traverse la salle, des regards se posent sur moi, curieux mais pas hostiles. Au cours de la soirée, les têtes se tournent vers nous, comme pour nous étudier, Tim et moi.

— Tu es sûr que ce bar est récent ? interrogé-je mon compagnon. J'ai l'impression que les gens se connaissent, qu'ils sont des habitués ?

— Je ne sais pas trop, répond le jeune homme. On s'en va, si tu préfères ?

— Oh non, ça fait longtemps que je n'ai pas bu une bière aussi bonne !

Il grimace, puis opine en avalant une gorgée à son tour, se détendant enfin. Assise à une table avec trois autres personnes, Liv-que-je-viens-de-rencontrer m'adresse un petit signe de la main. Elle pousse du coude son compagnon, un type bâti comme une armoire à glace et me montre du doigt, et soudain, quatre paires d'yeux me fixent avec curiosité.

Ok... Les gens de ce pub sont étranges. Pourtant, je ne me sens pas mal à l'aise, ce qui est rare lorsque je suis entourée d'autant de monde. Peut-être est-ce moi qui me fais des idées en ayant l'impression d'être le centre de l'attention, cela fait si longtemps que je ne suis pas sortie.

Tim remonte ses petites lunettes sur son nez et reprend :

— Tu ne m'as jamais raconté... Comment se fait-il que tu te sois installée à New Eden ?

— À vrai dire, c'est le hasard... J'ai commencé par travailler avec mon père, dans son atelier de restauration de papier. Quand ma mère et lui sont décédés, je suis partie, j'ai étudié un peu partout à

travers le pays, et finalement, j'ai décidé qu'il était temps pour moi de me poser quelque part. Je cherchais à m'installer dans une ville suffisamment importante mais pas trop grosse non plus. Je ne saurais te l'expliquer, il m'a semblé que New Eden m'appelait, comme si c'était exactement l'endroit où je devais être.

— Je vois... Et tu as aussi écouté ton instinct, quand il t'a dit de choisir les frères Ash comme déménageurs ? se moque-t-il gentiment.

— Bien sûr ! fanfaronné-je. Si ces crétins n'avaient pas largué mes affaires devant l'atelier, on n'aurait pas fait connaissance. Tu n'aurais pas eu pitié de la pauvre fille en train de rentrer ses cartons sous la pluie en marmonnant des gros mots !

Il rit, ce qui accentue son air de gosse, avec ses boucles blondes, ses grands cils et son regard limpide derrière ses lunettes. J'en profite pour me débarrasser de la corvée que je me suis imposée.

— En tout cas, mon instinct a bien joué : j'ai fait ta connaissance. Merci d'être mon ami, Tim.

Pas très subtil, mais limpide, vu la façon dont il accuse le coup. Son visage se ferme, durant un quart de seconde, puis il m'offre à nouveau un sourire un peu penaud. J'ai honte, j'ai l'impression que je viens de donner un coup de pied à un chiot sans défense... J'ai trop déménagé, et je ne suis guère douée pour trouver des amis. C'est encore pire en ce qui concerne l'amour. Pourtant, la solitude me pèse, mais j'ai trop peur de faire du mal aux autres et je préfère m'en tenir à l'écart. Pour leur sécurité.

Je reprends, pour chasser la pointe d'amertume :

— Pour être honnête, même si mon instinct a joué un rôle, c'est surtout le fait que la famille Nelligan ait établi son empire ici qui m'a décidée. C'est une opportunité à ne pas rater.

Même si jusqu'à maintenant, mes propositions de partenariat sont restées lettre morte.

— Nelligan ? s'étonne-t-il avec une grimace. Le collectionneur d'œuvres d'art ?

Je hoche la tête. Tim fait claquer sa langue contre son palais avec désapprobation.

— Je comprends l'intérêt pour tes affaires, sa collection d'incunables² est paraît-il sans pareille dans le pays. Mais... Il est trop riche pour être honnête, si tu veux mon avis. Tu connais les rumeurs à son sujet ?

— Que David Nelligan aime un peu trop les jeunes femmes ? plaisanté-je. Je n'ai pas l'intention de rejoindre son fan club, et encore moins son harem.

— On dit qu'il... appartient aux Obscurs.

Je me tends, mal à l'aise et m'efforce d'adopter un ton moqueur :

— Ces illuminés qui croient pratiquer la magie, rien que ça ? Tu y crois, toi ? Les ingénieurs ne se vouent pas uniquement à la science et à la logique ?

— Ok, c'est ridicule, déclare Tim après une hésitation.

— Surtout quand on est diplômé dans la conception de systèmes informatiques.

Il fait la moue, avant de m'adresser un sourire éclatant :

— En même temps, c'est sympa de rêver un peu... Tu imagines, si c'était vrai ? Toutes ces choses incroyables qu'on pourrait faire ?

Je me ferme.

Incredibles ? Oh non. La magie n'apporte que la mort.

Les Enfants de la Lumière me terrifient, parce qu'ils voient juste : s'ils savaient ce que je dissimule, tout au fond de moi, ils me tueraient. Je plaque un sourire sur mes lèvres, alors que les souvenirs font battre mon cœur beaucoup trop rapidement pour mon bien.

— Sans doute, déclaré-je d'un ton un peu trop sec, mais elle n'existe pas.

² Les incunables sont les premiers livres imprimés, avant 1501.

3



Kellan

Je veille sur elle, la protégeant dans l'ombre.

Elle quitte le Knight's Night avec son voisin, un jeune homme dégingandé insignifiant. Il a posé sa main sur ses reins, et je le hais pour cela. Peut-être qu'elle finira sa nuit entre ses draps à lui, leurs corps pressés l'un contre l'autre. Le tuer serait si facile... Je serre les poings, repoussant fermement cette idée.

La seule façon de la garder en vie, c'est de ne plus interférer dans son existence, quoi qu'il m'en coûte. Alors même si la voir avec lui me déchire et me donne des envies de meurtre, je ne bouge pas. Cet homme n'est pas un danger. Elle ne risque rien avec lui, à part mourir d'ennui. C'est la seule chose qui compte.

Amaya... Mon amour, ma vie...

J'espérais si fort qu'elle avait trouvé la paix... J'accepte avec joie d'endurer les ténèbres, de porter seul les chaînes de notre malédiction, si elle en est libérée.

Je savoure au moins le silence des fantômes, tous les malheureux que j'ai tués, déchiquetés de mes crocs et de mes griffes. Ils me

hantent, hurlent sous mon crâne, ils lacèrent mon esprit de leurs ongles pointus et de leurs cris. Ils tordent mon cœur, ravagent chacun de mes tendons, traçant un chemin de lave à l'intérieur de moi, comme si mes veines charriaient des braises incandescentes. C'est ma punition, depuis des centaines et des centaines d'années, pour toutes ces vies innocentes que j'ai prises.

Mais quand Amaya est là, ils se taisent, comme s'ils se réjouissaient de laisser la place à une souffrance plus vicieuse encore.

Il y a six mois, leurs voix se sont éteintes, j'ai ressenti à nouveau cette béance au creux de ma poitrine, bonheur pur mêlé à la douleur. J'ai suivi ma peine, ce fil lumineux et palpitant qui me relie à elle, à travers le temps et l'espace, et je l'ai retrouvée, dans ma ville.

Depuis, je chéris chaque minuscule parcelle d'elle que je saisis, alors même que cela me tue. Son sourire lorsqu'elle sort de chez elle, le matin, sa façon de remettre ses mèches derrière son oreille et qui m'est si familière. Le parfum frais et fleuri qui traîne dans son sillage, rappel de sa véritable nature. Je savoure chaque étincelle d'Amaya. Être si proche d'elle, après en avoir été séparé si longtemps est à la fois un supplice et une extase indicibles.

Lorsque le jeune homme remonte sa main vers sa nuque, je ne peux retenir le grognement rauque dans ma gorge. Amaya s'écarte pour éviter le contact un peu trop intime et mon sang rugit d'une joie sauvage dans mes veines. Soudain, elle se retourne, ses yeux fouillant l'obscurité. Une infime crispation de son visage m'indique qu'elle me ressent. Mon cœur se déchaîne, cognant comme un fou parce que je crève d'envie de la serrer contre moi, de respirer l'odeur de sa peau, de sentir son cœur battre contre le mien, parce que là est notre maison. Ce serait la condamner, toutefois. Je ne le permettrai pas.

Elle ne peut pas me voir, mais son regard est pourtant planté exactement dans le mien, m'arrachant un nouveau lambeau d'âme.

— Tu me manques tellement..., murmuré-je.

Des mots qui m'échappent, malgré moi. C'est de plus en plus dur. Je ne pourrai bientôt plus veiller sur elle. Elle fronce les sourcils,

entrouvre les lèvres. Elle s'apprête à pénétrer dans la ruelle. Ma belle et courageuse Amaya ! Je recule, m'enfonçant plus profondément dans l'ombre. Ses épaules s'affaissent, elle hésite puis renonce. Elle s'assoit dans la voiture qui démarre avec un toussotement inquiétant.

Je m'arrache à mon recoin de nuit. Elle est en sécurité, pour le moment. Et avec un peu de chance... Un éclat de rire sans joie me traverse. S'il y a bien un élément sur lequel nous ne pouvons pas compter, tous les deux, c'est la chance. Notre existence entière est marquée du sceau de la souffrance.

Mais je ferai tout ce que je peux pour la protéger. Comme toujours, depuis des siècles.



Amaya

Je me retourne dans mon lit, incapable de m'endormir. Ce soir, j'ai eu l'impression qu'on me surveillait. Ce n'est pas la première fois. Les milices des Enfants de la Lumière ont-elles appris des choses à mon sujet ? Non, impossible. Rien n'aurait pu leur mettre la puce à l'oreille, cela fait longtemps que rien n'a échappé à mon contrôle. Ma seule entorse est mon petit jardin à l'abri des regards, circonscrit derrière de hauts murs de brique, et invisible depuis la rue. Ils ne peuvent pas savoir. J'ai dû rêver.

Après deux heures d'insomnie, je finis par basculer dans un sommeil agité.

Je ne peux pas bouger.

Il fait nuit, et les étoiles se déploient en un tapis incroyablement scintillant au-dessus de moi. Je suis vêtue d'une ample jupe bleue et d'une tunique, serrée par une ceinture de cuir épais, mes pieds sont nus. La partie analytique de mon cerveau me souffle qu'il s'agit

d'une période très ancienne, avant de s'effacer et de me laisser seule face à mon destin.

Je suis attachée à un arbre, les mains liées derrière le tronc. L'écorce me laboure le dos. Je suis absolument terrifiée. Un feu lance ses flammes dans ma direction, projetant de larges ombres dansantes dans la clairière où je suis retenue prisonnière. Des grognements d'animaux sauvages résonnent, tout près de moi, et dans la nuit des yeux rouges s'allument, menaçants. Je hurle pour qu'on vienne m'aider, mais seul le rire grave d'une femme me répond. Quand elle s'avance dans la lumière, la terreur au fond de moi se mue en une chose encore plus sombre, plus désespérée, qui confine à la folie. Elle est d'une beauté froide, ses longs cheveux rouges cascaden jusqu'à ses reins. Elle porte une sorte d'armure de cuir et de morceaux de métal assemblés qui ne dissimule pas grand-chose de ses formes avantageuses. Elle est magnifique et absolument terrifiante.

— Tu pensais vraiment gagner cette guerre ? me susurre-t-elle d'une voix si froide qu'elle glace mes entrailles. Face à une déesse ?

Un homme quitte l'ombre et s'approche de moi à pas lents. Il n'est que force et puissance contenue, ses muscles roulent sous sa tunique sans manche. Un tatouage noir cercle son biceps gauche, la marque des esclaves. Il me fixe de son regard gris, rempli d'ombres farouches.

— Pitié ! lui murmuré-je. Ne les laisse pas me faire du mal !

Il s'avance et pose sa main sur ma joue.

— Jamais..., murmure-t-il.

Il incline la tête et ses lèvres se posent sur les miennes. Ses cheveux bruns effleurent mes joues en une caresse douce et réconfortante. Durant un court instant, je me sens en sécurité. Enfin entière, libre et comblée. Chez moi.

Puis il s'écarte et pose un couteau tranchant contre ma gorge.

— Berserk, non ! hurle soudain la femme derrière nous.

La terreur tord à nouveau mes entrailles. La lame glacée appuie contre ma chair, et dans un mouvement sec, l'homme tranche ma gorge.

Je me réveille en sursaut, le front trempé de sueur et les draps entortillés autour de mes jambes comme si je m'étais débattue dans mon sommeil.

— Putain ! lâché-je en m'asseyant au bord du lit, la tête entre les mains.

Ça avait l'air si réel ! Je sens encore la morsure du métal. Je porte mes doigts à mon cou, dans un réflexe stupide, et soupire de soulagement en sentant ma peau intacte.

Ça faisait longtemps que ce cauchemar n'était pas venu me hanter. Il ne m'avait pas manqué... Je devrais avoir l'habitude : les mêmes images reviennent pourrir mes nuits depuis que je suis toute petite. Pourtant, je ne m'y fais jamais. Je suis à chaque fois aussi angoissée et mon cœur bat à se rompre, comme si cela venait de se produire.

Les traits de l'homme sont comme tatoués dans ma mémoire : il est le visage de toutes mes terreurs, mon croque-mitaine personnel. Celui qui m'assassine, nuit après nuit, après avoir endormi ma méfiance d'un baiser. Je déglutis à plusieurs reprises, juste pour vérifier que j'en suis encore capable. La douleur physique est atroce, mais celle de sa trahison me fait plus mal encore.

Comment s'étonner, alors que je fais ce rêve depuis mes cinq ans, que je sois un cas désespéré de l'amour ? J'ai essayé, pourtant, mais aucun homme n'a su chasser cet immense vide glacé à l'intérieur de moi. Par une ironie cruelle, je ne me sens jamais aussi seule et abandonnée que lorsque je suis en couple. Et chacun de mes gestes sonne faux.

Je suis en quête d'une chose qui n'existe pas : mon âme aspire à cet état de plénitude et d'extase que je ressens, l'espace de cet instant d'éternité.

On parle bien de ce moment terriblement malsain, juste avant que l'homme ne t'égorge ? Bravo, Amaya. Belle preuve de sagesse.

La solitude semble être un choix plus avisé, je me suis fait une raison. Même si mon âme souffre de ce vide glacé qui l'étreint.

Je me lève et file à la salle de bain pour me passer un peu d'eau froide sur le visage. Mes traits sont tirés dans le miroir. Il est quatre heures du matin, je ne me rendormirai pas. Autant descendre travailler. Non que je croule sous les commandes, bien au contraire, mais je viens de m'installer dans cette ville, j'ai utilisé une bonne partie de mes économies pour les travaux de réhabilitation de mon atelier, et j'ai besoin que mon client assure ma réputation. Je travaille comme une dingue depuis quinze jours, enchaînant les heures sans compter.

Je passe un pull ample sur un legging, attache mes cheveux et je rejoins mon atelier sans allumer les spots. La nuit tombe par les verrières, rassurante et silencieuse. Je me sens en sécurité, ici, sous le ciel étoilé. Quand j'ai dit à l'agent immobilier que je le prenais, c'est à peine s'il m'a crue. Le bâtiment n'inspirait pas confiance, il y avait trop de travaux. Mais j'étais tombée amoureuse. Je n'ai pas ménagé mes efforts, en échange de deux loyers gratuits. Pendant trois mois, j'ai dormi sur un lit de camp, et j'ai poncé les parquets, cassé des cloisons, j'en ai remonté d'autres, j'ai tout repeint et même fabriqué moi-même toutes les étagères dont j'avais besoin. Il n'y a que pour la salle de bain de l'appartement que j'ai fait intervenir un artisan. Tout le reste est le fruit de mon travail et j'en suis fière, même si le carrelage mural de la cuisine n'est pas très droit et que je n'ai jamais eu le courage de poser les plinthes dans ma chambre, après ce marathon de travaux. C'est papa qui m'a appris à bricoler, arguant qu'une fille avait besoin d'apprendre à se servir d'un marteau et d'une perceuse avant ses dix ans. Encore une chose que je lui dois.

Je me fais couler un café, prends une barre de céréales, mets une veste et je m'installe dans mon jardin, assise sur une large pierre rectangulaire. Les premiers oiseaux sont déjà réveillés, eux aussi, et

leur pépiement joyeux chasse les dernières brumes du cauchemar. Un nouvel occupant s'est installé dans le cerisier que j'ai planté dans l'angle, pour qu'il profite de la chaleur des briques, et qui fait maintenant plus de deux mètres : un petit écureuil roux. Il se fige en me voyant arriver.

— Tu ne crains rien du tout, mon petit père, lui chuchoté-je. Promis.

Tout en buvant mon bol à petites gorgées, je récapitule ce qui me reste à faire sur le livre. Quelques déchirures à combler, un rehaut de quelques enluminures à revoir, le dos à consolider. D'ici deux jours, j'aurai terminé, et je pourrai embrayer sur le projet suivant.

Et après... Après, je prie pour que les flyers et les cartes de visite que j'ai disposés un peu partout en ville portent leurs fruits, car à part de menues restaurations de documents, confiés par les Archives de la ville dès mon arrivée, je n'ai plus aucun client en vue. Ça me contrarie, mais je vais devoir piocher dans le peu d'économies qui me restent. Alors que je finis mon bol, je sens une légère pression sur ma chaussure. Je baisse doucement la tête : l'écureuil s'est enhardi jusqu'à poser ses minuscules pattes sur moi. Il reluque avec avidité ma barre de céréales que j'ai à peine touchée.

— Monsieur est gourmand, murmuré-je, amusée.

Je baisse lentement ma paume jusqu'à lui. Il me scrute avec méfiance, mais l'attrait des noix est trop fort. Il agrippe ma main, s'empare du morceau que j'y ai glissé et il s'enfuit jusqu'au cerisier. Je me redresse en souriant. J'ai toujours eu la cote avec les animaux. Ce simple contact avec le petit rongeur m'a remplie d'énergie positive, alors je rentre, et je me mets au travail.

Finalement, il me faut la semaine entière pour achever la restauration du livre.

— Vous avez vraiment effectué un travail remarquable ! s'exclame mon client quand je lui présente chaque réparation. Vous devriez augmenter vos tarifs. Enfin, après moi, évidemment.

— Je vous remercie, réponds-je dans un sourire. N'hésitez pas à parler de mon travail autour de vous.

— Je n'y manquerai pas, me dit-il avant de repartir.

Augmenter mes tarifs me permettrait de renouveler mon matériel vieillissant et d'être plus performante. Je rêve de me doter d'un scanner, totalement au-delà de mes moyens. Mais avant de penser à revoir mes prix, encore faudrait-il que j'aie des clients... Je lâche un soupir dépité.

Allez, Amaya, haut les cœurs !

Je savais qu'il faudrait au moins un an avant de me faire une clientèle, et je ne suis installée que depuis six mois. Ça va venir. Je veux y croire.

Alors que je referme la porte de l'atelier, ma voisine, une vieille dame qui n'a plus toute sa tête, me hèle depuis le rez-de-chaussée de la maisonnette qu'elle occupe avec Tim, chacun disposant d'un étage. Nous sommes les trois seuls habitants de l'impasse. Elle me fait signe de la rejoindre sur le perron, sa robe de chambre d'un rose passé sur le dos.

— Est-ce que vous avez vu mon chat ? me demande-t-elle d'une voix tendue.

— Monsieur Peterson ? Il a disparu ?

— Depuis deux jours. Je suis très inquiète. Ce vilain garçon adore fouiller les poubelles, mais il n'est plus tout jeune... Et même si la circulation dans le quartier n'est pas très active, j'ai peur que...

Elle se tord les mains, les lèvres plissées en une grimace angoissée. Pour les poubelles, ce n'est pas monsieur Peterson le responsable : ça fait deux fois que je repère un renard qui s'aventure dans la ruelle. Je pose une main sur son bras pour la rassurer :

— Je vais chercher pour vous. Il est peut-être dans mon jardin. Et s'il n'y est pas, j'irai voir plus loin, d'accord ?

— Merci, mon petit. Vous êtes vraiment adorable, lâche-t-elle dans un soupir. Je vais vous préparer des muffins pour vous remercier. Aux myrtilles, ce sont bien vos préférés ?